Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 20

Artikel: A Hambourg : les rues parfumées
Autor: Tissot, Victor
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213079

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

cher à l'étang de Gramecey, où l'eau stationne avant de se précipiter sur les gros cailloux ronds et polis. Puis son lit devient plus large ; on distingue des arbres arrachés et de nombreux éboulis causés par les pluies continuelles du printemps. Pour parer à ces inconvénients, l'homme a dû endiguer la rivière. De distance en distance, un barrage en maçonnerie a été construit, brisant ainsi, par cascades successives, la course trop rapide de l'eau.

Brusquement, la Baumine sort de la forêt et pénètre dans le village qui lui donne son nom. Elle coule entre de vieux murs où croissent les chélidoines et les orties. Des maisons, anciennes ou modernes, s'élèvent sur les deux rives et l'on voit partout des vergers, des jardinets et des carrés de légumes. Une prise d'eau a été faite : c'est le canal qui met en mouvement les cinq scieries du village. A peine hors de Baulmes, le canal mêle de nouveau ses eaux à la rivière à l'endroit même où commencent les derniers travaux d'endiguements effectués en 1913. Voici le dépotoir, vaste dépression triangulaire où la Baumine accumule les cailloux, le limon et les débris de toutes sortes qu'elle a charriés. Puis elle coule entre des berges solidement empierrées ; elle traverse les marais de Prédoux où foisonnent, au printemps, les populages et les trolles. Parmi les joncs, les roseaux et les hautes herbes, on distingue ça et là des iris jaunes. Mais la Baumine quitte bientôt cette région marécageuse ; elle serpente dans les prés, pénètre dans le village de Vuitebœuf et va se perdre dans l'Arnon qui l'emporte vers le lac de Neuchâtel.

LO CINQ ÉTAILÈ

Vo cognessâi bin Favey et Grognuz ; le san cognû dè tot lo mondo ?

Quand l'étiont à Paris, à l'Esposechon, ein ouitante-neuf, leu z'ein est arrevâ iena que n'avân onco jamé contaïe.

On dzo qu'étân dein onna tserrairè dè la « rivè gauche », le viront onna pinte io l'y avé onna pancartè que desâi : « Spécialité de vins vaudois ».

— Dis don Favey, te vâi cllia pancartè ?

— Oï, no faut eintrâ, craïo bin que l'est onna braga.

— Crayo assebin. Allein pî vérè cein que l'è.

Quand le furan dein la pintâ, lo garçon vint lâo démandâ cein que volliân.

— Dites-voi, Mossieu, vous avez mis sur votre pancarte : « Spécialité de vins vaudois ». Nous sommes des Vaudois, nous, et des tout bons ; on veut voir si c'est vrai ce que vous avez là mis !

— Mais, Messieurs, c'est parfaitement exact ; nous avons tous les crus vaudois : Dézaley, Villeneuve, Yvorne, St-Saphorin, Epesses, Cure d'Attalens, Aigle, Mont, Féchy...

— C'est bon, c'est bon, on ça connaît mieux que vous. On ne veut pas ceux-là. Avez-vous du .....?

L'étâi lo crû qu'amâvè lomî, pace que l'y étâi accoutema.

— Du .....? C'est bien un vin vaudois?...

— Le bon sang, s'il est vaudois. Et puis que c'est le meilleur, encore !

— Permettez, Messieurs, que j'aille demander au patron.

— Te vâi bin Favey, l'é eimbêtâ, lo gaillâ.

— Me démando cein que va no baillî ?

* * *

Tandi cè tein, à l'office, lo patron et lo garçon étân tot motsets. Mâ vouaiquiè on boûébo que rincîvè lè verrè, lo « plongeur » coumein diant, que fâ aô pâtron.

— Mais oui M'sieu, c'est bien un vin vaudois celui que veulent ces messieurs ; ce n'est pas une farce.

— Ah ! tiens, c'est vrai, tu es Vaudois, Maurice, tu dois connaître ça.

— Oh ! oui M'sieu. Si vous voulez, je vous en fabriquerai une bouteille.

— M'en fabriquer une bouteille ?... Comment cela ?

— Si vous voulez bien me donner ce qu'il faut :

— Et quoi donc ?

— Un peu de vin, un peu de vinaigre et un peu d'eau.

Quand l'uront fé lo mariadzo et botzi la botolhiè, lo carbatier la roulè dein la pussière, met onco quoquè z'aragnès po férè mînè que l'est daô tot vilho et le va li-mêmo la portâ à Favey et Grognuz qu'etân dza tot fiâi d'avâi fe 'na farcè à n'on Parisien.

— Je vous prie, Messieurs, de vouloir bien m'excuser de vous avoir fait attendre, dit le cafetier, mais le cru que vous désirez n'est pas très demandé et j'ai eu un peu de peine à en retrouver quelques vieilles bouteilles. En voici une ; j'espère qu'elle répondra à votre désir.

Pu lo carbatier qu'avâi fauté de pouffâ s'ein va vitô dein sa catsetta, io lo garçon et lo gosse recaffavan dza que dâi bossus.

— Dis-vâi Grognuz, l'é bin galé, stî vin, fâ Favey ein leveint son verro contrè lo solet.

— Ma fâi oï, n'a pas l'âi coffè. A la tieina, Favey !

— A la tieina, Grognuz !

???

— Te rodzâi pi ! N'ia pas,.., l'ein est ! P.

EN AVANT, POUR LA LIBERTÉ !

La cause de la liberté a toujours été celle des Vaudois, encore qu'on nous reproche parfois la docilité avec laquelle nous avons subi, durant deux siècles et demi, la domination de LL. EE. de Berne.

L'histoire offre plus d'un exemple de l'ardeur avec laquelle, en diverses circonstances, les Vaudois épousèrent la cause de la liberté et furent prêts à verser leur sang pour en assurer la victoire.

Rappelons un de ces faits historiques, d'entre les moins souvent évoqués, mais auquel la guerre redonne quelque relief.

Dans la *Revue du Dimanche* du 23 mars 1902, M. Emile Bonjour, en un très intéressant article — dont il a été dès lors publié une plaquette — avait retracé la vie si mouvementée et si digne du colonel Constant Borgeaud, dont bien des Lausannois se souviennent encore.

L'un des événements les plus marquants de la carrière du colonel Borgeaud, fut, sans contredit, son expédition en Italie, en 1848, à la tête de deux compagnies de carabiniers qu'il avait recrutées à Lausanne. Voici, du reste, comment M. Emile Bonjour raconte cet événement :

* * *

«... Il nous reste à parler de la « campagne d'Italie » de notre vénérable concitoyen. Elle remonte à 1848, lors de l'insurrection des Milanais contre le gouvernement autrichien. L'armée piémontaise marchait sur la Lombardie, pour soutenir les patriotes. On suivait en Suisse, avec une passion extrême, la marche de la révolte chez nos voisins.

» A l'instigation d'un comité, 250 à 300 volontaires partirent pour Milan, par Sion, conduits par le capitaine Chaubert, teinturier à Rolle. De Sion, ils arrivèrent à Milan, en trois détachements, successivement. Le gouvernement provisoire de Milan ayant refusé la légion des volontaires suisses, ces 250 à 300 hommes furent incorporés avec les volontaires Milanais, ce qui fait que le major Borgeaud n'eut d'autres Suisses sous son commandement au Tonal que les deux compagnies de carabiniers qu'il avait recrutées à Lausanne. Le bureau de recrutement se trouvait à la Cité, dans la maison appartenant aujourd'hui aux hoirs Hurni. Un immense drapeau aux trois couleurs italiennes descendait du toit sur la rue jusqu'à hauteur d'homme.

» Le major Borgeaud conduisit ses carabiniers en Lombardie, par la route du Simplon, d'où ils se dirigèrent sur Bergame, pour remonter la vallée de l'Oglio et arriver au Tonal, qui était la destination que le gouvernement provisoire leur avait assignée.

» Le récit de cette expédition chevaleresque a été écrit en 1901 par M. le colonel Secretan, dans un article de la *Gazette*. Abandonnée à ses seules forces, la petite colonne eut à soutenir le choc des Autrichiens et se défendit valeureusement au col du Tonal, à la frontière de la Lombardie et du Tyrol. Mais pendant que le major suisse occupait ce poste avancé, le roi de Sardaigne était battu à Custozza, la Lombardie reconquise par les Autrichiens. Borgeaud reçut l'ordre d'évacuer sa position. L'insurrection n'avait pas abouti ; les volontaires vaudois furent licenciés. Leur chef avait dépensé à les équiper et à les conduire presque tout son petit avoir, une dizaine de mille francs anciens. L'Italie et le comité de Lausanne ne lui remboursèrent rien.

» Pourtant, le 27 juillet 1901, 53 ans, jour pour jour, après la rencontre du major Borgeaud et de ses volontaires avec les Autrichiens, l'Italie unie tint à reconnaître le désintéressement et le courage des carabiniers vaudois, en accordant à leur vénéré chef une haute marque de distinction.

» Ce jour-là, le chargé d'affaires de la Légation d'Italie à Berne transmit au colonel Borgeaud les insignes et le diplôme de commandeur de l'ordre royal de la Couronne d'Italie et il les accompagna d'une lettre des plus élogieuses, dans laquelle il disait en autres :

» En m'acquittant de cette mission flatteuse auprès du vaillant officier, je ne saurais évoquer sans émotion le dévouement à la cause italienne, à l'heure sombre où le tronçon du glaive traçait à l'horizon une aurore lumineuse.

» Veuillez agréer, Monsieur le colonel, mes » félicitations chaleureuses et l'assurance de ma » haute considération. »

» Le chargé d'affaires,

» EMMANUELE BERTI. »

» Rentré dans son canton sans le sou, en 1848, » le major Borgeaud se chercha une position. »

L'afférè daô collié. — On païsan étâi allâ à la fairè dè Cossenè et li'avai on pou quartettâ. Ma fâi quand l'a falliu reintra à l'hotô, l'iavâi on pou perdu lo nô et s'einfatè dein l'étrabllia crayant que l'etâi lo pailo dévant. Fasâi min dè bruit po que sa fenna n'ouïo rein, ca clliaque arâi fè dâo trafi ; et le sè cutsè à côté de sa tsivra, avoué sè tsaussè, sa balla bliousè et sé solâ. Binstout le roncliave tant qu'on benirâo dein son lhi.

Vouaiquè que vè la miné la tsivrâ petolâvè qu'on diabllio. Alo noutron gaillâ qu'ein avâi reçu su la tîta se réveillè à maîti et fe, crayant que l'étâi lo collié dè sa fenna que granavè :

— Dis don, Nanette, crayo bin que te pê tè corâu !

A HAMBOURG

Les rues parfumées.

Je ne sais le nom d'aucune de ces vieilles rues mais je m'y retrouverais en me laissant guider par leurs odeurs. Telle rue fleure la vanille, la suave et stimulante vanille de l'Océan indien, telle autre l'aromatique cannelle de Ceylan, l'énergique clou de girofle, le macis, le poivre, toutes les épices et tous les aromates qui chassent la mélancolie et fouettent le sang. En se promenant au milieu de ces odeurs, il semble qu'on voyage dans des îles de parfums et de voluptés, dans ces îles de rêve des mers lointaines qui sont comme des corbeilles de fleurs et de fruits bercées par les flots bleus.

Sur les énivrantes caresses des parfums, on est transporté aux pays des soleils de feu, générateurs des plantes qui réchauffent, dans les

forêts d'ébène des tropiques que les canneliers enveloppent de leurs lianes et que peuplent les oiseaux du Paradis.

Fête délicieuse d'aromes, de subtiles et odorantes émanations qui évoquent autour de vous les enchanteresses images de l'Asie et de l'Orient, les palais féeriques des sultans, les harems mystérieux des pacha, les temples muets et cachés sous les palmes recourbées, et au fond desquels un Bouddha doré, au teint pâle et aux yeux noirs, est divinement accroupi dans une fleur de lotus : vision extraordinaire et miraculeuse de la Paix, de la Sagesse et de la Béatitude éternelle.

Ces rues aux effluves grisantes, aux odeurs douces ou violentes donnent aux nerfs des vibrations, comme les notes de musique. Les parfums forment des mélodies : le poète les a chantées :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.
Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants
Doux comme les hautbois, vert comme les prairies,

— Et d'autres corrompus, riches et triomphants,
Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent le transport de l'esprit et des sens [1]

[1] Rimbaud.

Ici, dans la vieille ville parfumée comme une petite maîtresse, l'Allemagne sent bon : plus d'odeur de poudre ni de choucroute !

VICTOR TISSOT.

[1] *L'Allemagne casquée*, Librairie académique, Perrin et Cie éditeur, Paris.

LES DIEUX TRANSIS

CETTE fois, l'hiver nous a bien fait ses adieux définitifs ; même, ses derniers comparses, les trop célèbres saints de glace, sont méconnaissables : ils sont dégelés. Pristi ! il était bien temps de sortir de ce régime de froidure qui nous a tenu rigueur durant près de sept mois. Jouissons maintenant du printemps, de l'été, de l'automne, du soleil, du ciel bleu, de la chaleur, des fleurs, des prés, des bois, des fruits, de tout ce qui est l'apanage de la « belle saison », puisqu'enfin elle est venue.

Et dire que déjà des prophètes de malheur nous prédisent un hiver bien plus rigoureux encore que celui que nous quittons. Que ne gardent-ils pour eux leurs funestes présages ! Que nous sert-il donc de savoir, à présent, ce que sera le prochain hiver ? Il n'y a quand même ni combustible ni pommes de terre pour en faire provision.

Piron — vous savez bien, Piron de la « Métromanie » ; Piron « qui ne fut rien ; pas même académicien — avait, lui aussi, cette manie de prophétiser. En 1740, évoquant le souvenir de l'hiver 1709, de fameuse réputation : on l'avait surnommé le « grand hiver », et alors qu'on prédisait un hiver 1740-1741 aussi terrible, n'écrivit-il pas les vers que voici. Leur lecture nous fait revivre quelques-unes des sensations éprouvées aux derniers froids. Brrr ! brrr !

Belle Agnès, quel que soit l'hiver qui nous arrive,
La nature aujourd'hui ne produit rien de neuf,
Il ne vaudra jamais l'hiver de sept-cent-neuf.
C'était cet hiver-là qui valait bien la peine
Que pour le célébrer on réchauffât sa veine !
Non, jamais, belle Agnès, vous n'en verrez autant,
Le thermomètre baisse, et presque au même instant,
Dans la cave des dieux, l'ambroisie est gelée !
En versant le nectar, Ganymède a l'onglée !
Tous les dieux en traîneau, dans le trajet qu'ils font,
Ebranlent le plancher qui nous sert de plafond.
Vénus même se chauffe, et, pour plus dire encore,
Dans son lit (à midi !) la vigilante Aurore
Entr'ouvrant les rideaux de son palais vermeil
Appelle les rayons de l'avare soleil !...
Neptune, au fond des eaux, gèle près d'Amphitrite ;
En soufflant dans ses doigts, maint Triton prend la fuite ;
Dans sa barque immobile on voit pleurer Caron ;
Tous les morts, en patins, traversent l'Achéron ;
Et Cerbère, d'écume inondant sa mâchoire,
Jappe par trois fois trois, en demandant à boire.
Zéphyr n'ose souffler ; les chênes tout fendus,
Des Dryades en pleurs laissent voir les bras nus.
Cybèle se renfonce à mille pieds sous terre ;
Sylvain bat la semelle avec Pan, son confrère,
Et, dans le vain espoir de s'entendre appeler,
L'écho transi des bois désapprend à parler.

L'heure des trains. — Les multiples changements dans l'horaire des trains ennuient fort les voyageurs, mais font le bonheur des imprimeurs, en particulier des Hoirs d'Adrien Borgeaud, à Lausanne, qui viennent de mettre en vente leur bon *Horaire du major Davel*, service réduit, soit avec toutes les modifications apportées jusqu'au 1er mai. (Edition unique à 25 cent).

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

Lâchez tout !

2 par LOUIS LEMAIGRE

Il n'y avait pas de nacelle. Le trapèze pendait seul au ballon. Quelle que fût la durée du parcours, l'aéronaute devait se contenter de ce frêle appui.

Etreignant de toute son énergie les deux cordes, Avitar tournoya d'abord en l'air comme une feuille.

Le ballon presque horizontal à force d'être incliné, ne s'élevait qu'à peine, mais fuyait rapidement, à une hauteur de vingt mètres, dans la direction où le vent l'entraînait.

Un immense cri d'effroi s'échappa des dix milles poitrines qui haletaient au-dessous de lui.

Le ballon venait d'être jeté dans les branches d'un arbre voisin.

Il y demeura pendant quelques secondes, s'y tourmentant avec fureur.

Les plus rapprochés entendirent distinctement le craquement des cordages.

On crut l'homme mort.

Avitar se garait de son mieux, s'accrochant d'une seule main au trapèze, et de l'autre, écartant les branches qui lui labouraient le corps.

Le sang coulait de son visage avec abondance.

Une rafale, venue en sens inverse, dégagea le ballon, qui pivota sur lui-même et s'enleva rapidement.

Tout étourdi du choc, l'aéronaute fut un instant avant de se remettre.

Il n'avait pas perdu son sang-froid. Ce n'était pas la première fois qu'il voyait la mort de près. L'habitude du péril avait renforcé son énergie.

— Je l'ai échappé belle, se contenta-t-il de dire philosophiquement.

Il montra le poing à la foule, qui n'était plus au-dessous de lui qu'une fourmilière.

— Bêtes brutes ! grommela-t-il, que leur importe la vie d'un homme, pourvu qu'ils aient leur plaisir !

Puis il cessa de rien voir, que le ciel bleu sur sa tête.

Le ballon venait de franchir la région des nuages, qui formaient un épais rideau entre la terre et lui.

Une idée bizarre traversa l'esprit d'Avitar.

— Si je lâchais mon trapèze, se demanda-t-il, qu'est-ce que j'éprouverais avant de mourir ?

Cette réflexion le fit sourire.

— On prétend qu'en tombant d'une pareille hauteur, un homme perd la vie avant que son corps n'aille se briser sur le sol. Est-ce vrai ?

Son regard essaya inutilement de percer les nuages et se fatigua.

Il eut cette sorte d'éblouissement qui résulte de la fixité.

— Comme ils seraient étonnés, en bas de me voir m'aplatir au milieu d'eux ! On en parlerait longtemps. Les femmes enceintes feraient des fausses-couches, où produiraient de petits monstres. Qu'est-ce qu'on peut bien éprouver en route ?

Cette question, qu'il s'était d'abord posée sans y attacher d'importance, commençait à l'obséder. Il essaya de songer à autre chose.

Mais il en est de certaines pensées comme de ces mouches d'été, que l'on chasse mais qui reviennent obstinément se poser à la même place.

En vain l'aéronaute s'efforçait-il de donner une autre direction à son esprit, toujours ce problème revenait le solliciter : « Qu'est-ce qu'on peut bien éprouver avant de mourir ? »

Il espéra s'en débarrasser en l'approfondissant.

Il ferma les yeux, se recueillit, et par un phénomène de l'imagination, il se sentit précipité dans l'espace, tournoyant sur lui-même, perdant haleine...

La sensation fut saisissante de réalité, brutale, mais exempte d'effroi. Elle renfermait même une sorte de volupté bizarre et énervante.

L'effet en fut si impérieux qu'Avitar manqua de lâcher la corde.

— Suis-je fou ? s'écria-t-il tout haut, en se raidissant.

Sa voix, perdue dans l'immensité, frêle et sans vibration, lui causa une impression désagréable.

Son état maladif réagissait, après la fatigue des préparatifs, l'émotion du départ et la dépense d'énergie qu'il lui avait fallu faire pour conjurer l'accident.

La longue diète qu'il avait subie ajoutait à son malaise ; de petites flammes bleues et vertes voltigeaient devant son regard, et il avait dans les oreilles comme un clapotement.

— Ce n'est pas si terrible qu'on se l'imagine, dit-il, en restant sous l'empire de son idée fixe. Il me semble que le vide a de grands bras qui me font des signes et qui s'ouvrent pour me recevoir. Pourquoi ne me laisserais-je pas choir ?

Sa raison devenait confuse.

Il fit un nouvel effort :

— Je n'ai jamais éprouvé cela, murmura-t-il ; aurais-je le vertige ? Non, mon pouls est calme, je n'ai pas peur, et le vertige est toujours accompagné d'épouvante. C'est cette maudite diète.

Ses yeux se voilèrent. Il sentait distinctement qu'une force inconnue le tirait par les pieds.

— L'espace est bien tentant, continua-t-il. Ne vaut-il pas mieux en finir avec la vie, comme un soldat sur la brèche, que de mourir bêtement dans un lit ?

Alors il songea à sa femme, à ses deux enfants presque au berceau.

Elle se consolera, dit-il ; eux n'auront même pas à me pleurer ; dans quinze jours, ils ne se souviendront plus de moi. Mais qui les fera vivre ?

Cette réflexion ne put donner le change à son étrange envie. Son désir de se précipiter était irrésistible. Il essayait encore de lutter ; mais les raisonnements qu'il appelait à son aide ne lui arrivaient que par lambeaux et s'éparpillaient dès qu'il voulait s'y appesantir.

Il regarda de nouveau au-dessous de lui.

Il se rejeta violemment en arrière, les yeux arrondis par l'angoisse, les dents serrées.

La démence du suicide lui était venue.

Il se sentit perdu. Ses mains n'entouraient plus la corde que mollement.

— Retenez-moi ! retenez-moi ! cria-t-il de toutes ses forces ; ne me laissez pas tomber !

Il rit amèrement, en s'apercevant qu'il était seul.

Sa vue se perdit dans un brouillard. Il essaya de résister.

— Ma pauvre femme ! mes chers petits ! murmura-t-il dans un sanglot.

Des larmes jaillirent de ses yeux, sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Alors il n'eut plus conscience de rien ; ses doigts se détendirent, la barre du trapèze se déroba sous lui, et il se sentit emporté dans un immense tourbillonnement.....

(LE DON QUICHOTTE, 1881). *Fin.*

Grand-Théâtre. — *Semaine de clôture.* — Spectacles du samedi 19 au samedi 26 mai à 8 h. ¼.

Samedi 19 et dimanche 20 mai, à 8 h. ¼ : *La Reine du Cinéma*, le grand succès.

Mardi 22 et vendredi 25 mai à 8 h. ¼ : *Les Mousquetaires au Couvent*, opérette en 3 actes de *Louis Varney*.

Samedi 26 mai, à 8 h. ¼ : *Clôture de la saison lyrique* ; première représentation, à Lausanne, de *L'Auberge du Tohu-Bohu*, opérette en 3 actes de Ordonneau, musique de Victor Roger.

Locations ouvertes.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.